Guillaume Tell, et cherche à prouver, par des pièces inédites, que le soulèvement des Suisses contre l'empereur Albert n'était qu'une insurrection violente et non justifiée; *Histoire des ligues suisses* (Lucerne, 1845-1857, 4 vol. in-8°), travail d'une haute importance, qui va de Rodolphe de Habsbourg jusqu'en 1322, et qui coûta à Kopp vingt ans d'études et de recherches; *Collection officielle des plus anciens recez de la confédération, avec les alliances éternelles, les traités de paix et autres pactes principaux* (Lucerne, 1839), recueil d'un haut intérêt, contenant deux cent trente-deux documents, datés de 1291 à 1420, et fait en collaboration avec M. A. Rhyn.

KOPPA s. m. Philol. V. COPPA.

KOPPE s. m. (ko-pe). Ichthyol. Nom vulgaire du chabot, en Alsace.

KOPPE (Jean-Benjamin), exégète allemand, né à Dantzig en 1750, mort en 1791. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il suivit les cours des Facultés de Leipzig et de Gœttingue, et fut nommé professeur de grec au collège de Mittau, en 1774, et professeur de théologie à Gœttingue l'année suivante. En 1784, il passa à Gotha comme surintendant général, conseiller du consistoire supérieur et premier pasteur. Cependant, ces fonctions ne le satisfaisant pas entièrement, il accepta le titre de conseiller au consistoire de Hanovre et de prédicateur à la cour. Il mourut jeune encore; mais il laissait beaucoup d'ouvrages de valeur, parmi lesquels nous citerons: *De critica Veteris Testamenti caute adhibenda* (Gœttingue, 1769); *Vindiciæ oraculorum a dæmonum æque imperio ac sacerdotum fraudibus* (Gœttingue, 1774, in-8°); *Israelitas non 215 sed 430 annos in Ægypto commoratos esse* (Gœttingue, 1777, in-4°); *Super Evangelio sancti Marci* (Gœttingue, 1782, in-4°); *Interpretatio Isaiæ* (Gœttingue, 1780, in-8°); *De peccato in Spiritum Sanctum* (Gœttingue, 1781, in-8°); *Marcus non epitomator Matthæi* (Gœttingue, 1783, in-4°); *Sermons* (1792-1793, 2 vol. in-8°). Koppe collabora largement à la rédaction du *Nouveau catéchisme de Hanovre* et composa un *Livre de chants chrétiens* (Gœttingue, 1789, in-8°).

KOPPE (Jean-Chrétien), littérateur et érudit allemand, né à Rostock en 1757, mort à Parchim en 1827. Il se fit recevoir docteur en droit à Gœttingue, puis se fixa dans sa ville natale, où il fit des cours particuliers de jurisprudence, devint secrétaire de l'Académie, second bibliothécaire de l'université (1789) et protonotaire du consistoire. Le mauvais état de sa santé le força à se démettre de ces divers emplois, et il se retira alors à Goldberg (1821). On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont: *Lexique des écrivains de jurisprudence actuellement vivants en Allemagne* (Leipzig, 1793); *Archives de jurisprudence de la basse Saxe* (Leipzig, 1788, 2 vol.); *Bibliothèque de jurisprudence de Gœttingue* (Rostock, 1805); les *Savants et les hommes de lettres contemporains du Mecklembourg* (Rostock, 1789); *Dictionnaire des jurisconsultes allemands, écrivains ou professeurs de Facultés* (Rostock, 1793); *Tableau alphabétique d'écrivains anciens et modernes du Mecklembourg* (Rostock, 1796); *Écrivains du Mecklembourg depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Rostock, 1816).

KOPPE (Jean-Théophile), agronome et économiste allemand, né à Beesdau, près de Luckau, en 1782, mort en 1863. Il apprit l'économie rurale au château de Casel, devint ensuite fermier ou régisseur de plusieurs grandes propriétés, notamment du domaine de Græfendorf, et fut nommé, en 1811, professeur à l'académie d'agriculture de Mœglin. Il exploita ensuite des domaines pour son compte, accrut ses connaissances théoriques et pratiques, acquit une grande réputation de savoir, et devint successivement, depuis cette époque, membre du conseil d'économie rurale de Prusse (1842), conseiller d'économie rurale à Mœglin, membre du synode général de Berlin (1846). Il fut élu, trois ans plus tard, membre de la Chambre des seigneurs. Outre plusieurs dissertations et une édition des *Conseils d'économie rurale*, on doit à ce savant agronome les ouvrages suivants: *Etudes d'agriculture* (Leipzig, 1814-1824, 6 vol.), en collaboration avec Schmalz et d'autres savants; *Révision des différents systèmes d'agriculture* (Berlin, 1818); *Leçons d'agriculture et d'élevage des bestiaux* (Berlin, 1821, 2 vol.), livre très-estimé; *Instructions pour connaître, élever et traiter les mérinos* (Berlin, 1827); *Instructions pour cultiver les terres d'une manière neuve et avantageuse* (Berlin, 1829, 3 vol.); *Tableau de l'état de l'agriculture dans la marche de Brandebourg* (Berlin, 1839); *De la production du sucre de betterave* (Berlin, 1841); *Est-ce que de grandes ou de petites propriétés sont plus avantageuses pour le bien commun?* (Berlin, 1850); *Observations sur l'impôt foncier* (Berlin, 1850), etc.

KOPPERVENDJE, ville de l'Indoustan anglais, dans la présidence de Bombay, ancienne province de Goudjerate, à 80 kilom. N.-O. de Baroda, à 45 kilom. E. d'Ahmedabad; 10,000 hab. Commerce de savon.

KOPPUH s. m. (kop-pû). Prêtre du second ordre, à Ceylan.

KOPREINITZ, ville des Etats autrichiens, dans la Croatie, à 26 kilom. N.-O. de Kreutz, sur une petite rivière de son nom; 3,500 hab.

Ancien château fort et murs d'enceinte bien conservés.

KOPRIKINE s. f. (ko-pri-ki-ne — du gr. *kopros*, matière fécale). Chim. Produit retiré des fèces, et qui passe pour être de la choléine modifiée unie au mucus, ou un résidu des matières animales non chymifiées.

KOPRILI, KOPROLI, KIOUPERLI ou **COPROGLI**, famille originaire de l'Albanie, qui a fourni cinq grands vizirs à l'empire ottoman.

KOPRILI (Méhémet), grand vizir ottoman, né à Kopri (d'où lui vint son nom) en 1585, d'une famille albanaise, mort à Andrinople en 1661. Cuisinier du sérail, il s'éleva, par ses talents, jusqu'aux plus hautes dignités, et fut choisi, à l'âge de soixante-dix ans, par la sultane Validé, pour gouverner l'empire pendant la minorité de Mahomet IV (1656). Ce fut lui qui fonda la puissance presque indépendante des grands vizirs. Il gouverna avec une fermeté souvent cruelle, suivant les mœurs de l'Orient, mais releva l'empire épuisé, noya les révoltes dans le sang, réorganisa l'armée et les finances, conquit Ténédos et Lemnos, assura les Dardanelles et les frontières par des travaux de défense, et fit respecter la Porte à l'étranger.

KOPRILI OGLI (Achmet), fils du précédent, né en 1626, mort en 1676. Il succéda à son père dans la dignité de grand vizir, s'illustra dans les guerres contre la Hongrie et la Pologne, prit l'île de Candie, mais perdit contre Montecuculli la bataille de Saint-Gothard (1664) et celle de Choczim contre Jean Sobieski (1673). Il était moins implacable que son père, plus instruit, plus habile et plus humain. Fort lettré pour un musulman, il protégea, pendant les quinze années de son administration, les savants, les poètes, les historiens, et forma une bibliothèque qui s'est conservée jusqu'à nos jours.

KOPRILI (Mustapha), grand vizir, frère du précédent, surnommé **le Vertueux** par les historiens turcs, tué à la bataille de Szalankamen en 1691. Il fut nommé grand vizir par Soliman III en 1689, et gouverna avec sagesse et habileté. Il rétablit l'ordre dans Constantinople, où il ramena l'abondance, répara les finances, s'attacha à soulager le peuple des impôts exorbitants ou injustes qui le frappaient; puis il fit la guerre aux Hongrois, remporta plusieurs victoires et ne mit un terme à ses succès que pour aller, après la mort de Soliman, donner un nouveau maître à l'empire, Achmet II (1691). Cette même année, il marcha contre les impériaux, les battit et perdit la vie dans une bataille décisive où les Ottomans remportèrent la victoire. Ce grand vizir mourut chéri de ses soldats, entouré du respect du peuple. Il avait toutes les qualités qui font l'homme d'Etat et l'honnête homme, et ce noble dédain pour les grandeurs qui prouve presque toujours qu'on les mérite.

KOPRILI (Niuhman-Pacha), fils du précédent, grand vizir d'Achmet III (1710). Il ne garda le pouvoir que pendant deux mois et l'exerça avec honnêteté, mais se montra inférieur sous tous les rapports à ses devanciers. Il fut le dernier grand vizir de cette famille illustre, et mourut gouverneur de Négrepont. Lorsqu'il était au pouvoir, il prit sur lui de payer les janissaires avec l'argent du trésor impérial, sans vouloir lever un nouvel impôt, malgré l'ordre du sultan. « Ton prédécesseur, lui dit ce prince irrité, savait bien le moyen de payer une troupe sans m'appauvrir. — S'il avait, lui répondit le vertueux ministre, le talent d'enrichir Ta Hautesse par des voies injustes, c'est un art que je me glorifie d'ignorer. »

KOPRILI (Amoudja-Zadeh-Hussein), de la famille des précédents, mort en 1702. Il fut nommé grand vizir par Mustapha II (1697), négocia la paix de Karlovitz, se montra tolérant envers les chrétiens de l'empire, fonda des écoles et protégea les classes pauvres. Entravé par le mufti dans ses projets de réforme, il finit par se retirer du gouvernement.

KOPSIE s. f. (ko-psî — de *Kops*, n. pr.). Bot. Genre d'arbres et d'arbrisseaux, de la famille des apocynées, qui habite l'île de Java.

KOPTES (les), peuple de l'Egypte moderne. V. COPTE.

KOPU s. m. (ko-pu). Comm. Genre d'étoffe, fabriqué, en Chine, avec l'écorce d'un arbre.

KORAÇAN ou **KORASSAN**, province de la Perse moderne. V. KHORAÇAN.

KORAH s. m. (ko-râ). Nom d'une espèce de fouet, dans l'Inde: *J'aurais bien voulu y pénétrer, mais de grands* KORAHS *suspendus à des poteaux m'ôtèrent même le désir de mettre les pieds dans la place*. (B. de St-P.).

KORAH ou **DJIHAN-ABAD**, ville forte de l'Indoustan anglais, dans la présidence du Pendjab, à 167 kilom. N.-O. d'Allahabad, sur le Rinde. Commerce important de grains et de coton. Cette ville est grande et florissante; elle est entourée d'un mur en terre, flanqué de tours. Korah était autrefois le chef-lieu d'un district du même nom, qui occupait la partie méridionale du Douab, entre le Gange et le Djemnah. La richesse de ses productions et l'avantage de sa position l'ont souvent exposée aux invasions des princes voisins.

Les Anglais s'en emparèrent, en 1763, en poursuivant le nabab Choudja-Addaouleh, et, en 1764, ils y défirent les armées réunies du nabab et des Mahrattes; mais le district fut remis à l'empereur Chah-Alom, qui ne tarda pas à le céder aux Mahrattes; les Anglais le reprirent et l'accordèrent au nabab, en 1772, moyennant une redevance annuelle. En 1801, le successeur de ce prince, ne pouvant payer la redevance, remit ce district aux Anglais.

KORAÏS (Diamant), savant philologue et patriote grec. V. CORAY.

KORAÏSCHITE. V. CORAÏSCHITE.

KORALLEN-ERTZ s. m. (ko-ral-lè-nèrtz). Minér. Minerai de mercure, qui se trouve dans le schiste bitumineux.

Koran, livre des mahométans. V. CORAN.

KORANAS, KORA-HOTTENTOTS, KORAS ou **KORAQUAS**, peuple de la Hottentotie, dont il occupe le centre; il habite surtout sur les bords de l'Orange supérieure et moyenne. Les Koranas diffèrent des autres Hottentots par un visage plus rond, par les os des joues plus proéminents et par des yeux noirs moins vifs. Ils sont généralement voluptueux, indolents, indifférents sur presque tout ce qui se passe autour d'eux, ne montrent nul désir de s'instruire et abhorrent également toute application d'esprit, tout effort et mouvement de corps. Ils sont généralement nomades et habitent sous des tentes de nattes de jonc. Ils vivent du produit de leurs troupeaux, qui consistent principalement en bêtes à cornes. Chaque kraal ou rassemblement de huttes des Koranas est gouverné par un chef, dont la dignité est héréditaire. Des missionnaires anglais sont parvenus à convertir quelques Koranas et à fonder quelques établissements au milieu de ces peuplades.

KORAQUES s. f. pl. (ko-ra-ke). Comm. Grosse toile de coton de Surate.

KORATCHY ou **KOURATCHY**, en anglais *Kurachee*, ville de l'Indoustan anglais, présidence de Bombay, au N. de l'embouchure de la branche la plus occidentale du Sind, par 24° 45′ de lat. N. et 65° 20′ de long. E.; 18,000 hab. C'est par le port de Koratchy que se fait à peu près tout le commerce du Sind; les Anglais l'ont amélioré et considérablement élargi, de façon à le rendre accessible aux plus gros navires. Depuis plusieurs années, on a établi à Koratchy une grande foire où les marchands indigènes des contrées environnantes, depuis le pays des Béloutches jusqu'à l'Afghanistan, dirigent de préférence leurs caravanes pour l'échange des produits asiatiques contre les marchandises anglaises. Les principaux articles exportés sont: les cotonnades, les vins et spiritueux, divers matériaux de construction bruts ou ouvrés, les soieries, le sucre, les épices, les fruits.

La ville est loin de répondre, par son aspect, à l'idée qu'on serait tenté de s'en faire après l'énumération des divers articles qui constituent son commerce. Elle est, en effet, de chétive apparence. Ses rues sont étroites et tortueuses; toutes les maisons sont construites en terre détrempée mêlée avec de la paille hachée, à toits plats, avec un ou plusieurs ventilateurs faits d'une espèce d'osier. La ville ne renferme aucun édifice digne d'être mentionné.

Un canal naturel, navigable seulement pour des bateaux plats, met la ville en communication avec un petit port défendu par un fort qui couronne une éminence pittoresque. Sir J. Maitland, l'officier qui commandait le *Bellérophon* quand Napoléon Ier vint s'y placer sous la protection du pavillon britannique, s'empara de ce fort le 2 février 1839.

KORB (Jean-Georges DE), voyageur autrichien, né dans la seconde moitié du XVIIe siècle. Lorsque, au commencement de l'année 1698, l'empereur d'Autriche, Léopold Ier, envoya Christophe de Guarient en ambassade auprès du czar Pierre Ier, avec qui il avait signé un traité d'alliance contre la Turquie, de Korb fut attaché à ce diplomate en qualité de secrétaire. Arrivé à Moscou au mois d'avril, il fut témoin de la façon sanglante dont le czar réprima la révolte qui avait éclaté pendant son absence. Au mois de juillet, l'ambassade quitta la capitale de la Russie, revint par Varsovie et arriva à Vienne à la fin de septembre. Georges de Korb a écrit en allemand une très-curieuse et très-intéressante relation de son voyage, sous le titre de: *Diarium itineris in Moscoviam, etc.* (Vienne, 1700, in-fol.).

KORBOUGHA, prince de Mossoul. V. KERBOGA.

KORDADBEY (Aboul-Kacem-Obéid-Abd-Allah-Ibn), polygraphe arabe, né dans les premières années du IIIe siècle de l'hégire (vers 840 de l'ère chrétienne). Il fut un des conseillers du calife Motamed (256-272 de l'hégire) et se concilia sa faveur par son instruction, son intelligence et son naturel enjoué. Ibn Kordadbey a écrit sur les sujets les plus divers et abordé avec le même talent la poésie, la musique, la philosophie, la géographie et l'art culinaire. Ses principaux ouvrages sont: les *Beautés du concert*, l'*Art du cuisinier*, le *Livre des jeux et divertissements*, le *Livre du vin*, le *Manuel des convives et des familiers*, les *Généalogies de la Perse et des tribus nomades*, et le *Livre des routes et provinces*. De tous ces ouvrages si mêlés, dont les titres nous ont été conservés par Ibn-el-Nedim, le dernier seul nous est parvenu. Le *Livre des routes et provinces*, publié et traduit en 1865 dans le *Journal asiatique* par M. Barbier de Maynard, est d'une importance capitale pour l'histoire du califat. Il pourra fournir aux historiens futurs de cette époque, aussi courte que brillante, de la puissance arabe, plusieurs documents inédits, et être l'occasion d'un grand nombre de rectifications importantes. Il contient: 1° le tableau de l'impôt foncier et des redevances en nature dans les provinces soumises à l'autorité immédiate ou à la suzeraineté du calife; 2° l'évaluation en parasanges ou en milles de toutes les routes qui rayonnent du cœur aux extrémités de l'empire, suivie de renseignements, ordinairement trop concis, sur l'histoire de chaque contrée, ses productions, etc.; 3° l'abrégé de relations de voyages, telles que la description des îles de l'archipel indien, d'après le récit des marins qui, de Siraf et d'Oman, se rendent en Chine; l'intéressant itinéraire des marchands juifs, et d'autres voyages lointains; un choix de contes et de légendes merveilleuses, provenant soit d'une tradition apocryphe, soit de livres populaires dans le genre de celui d'El-Djahiz; 4° la description des montagnes, des fleuves et des lacs. Tous ces détails, puisés dans les archives officielles du califat, ont une valeur d'authenticité sur laquelle nous n'avons pas besoin d'insister.

KORDELESTRIS s. m. (kor-dè-lè-striss). Bot. Syn. de JACARANDA, genre de bignoniacées.

KORDES (Berenne), savant allemand, né à Lubeck en 1762, mort en 1823. Il commença ses études au gymnase de sa ville natale, et passa ensuite aux académies de Kiel et de Leipzig. En 1786, il fut reçu docteur en philosophie et il donna des leçons d'exégèse à l'université d'Iéna. En 1793, il fut nommé bibliothécaire de l'université de Kiel. On a de lui: *Observationum in Jonæ oracula specimina* (Iéna, 1788); *Ruth ex versione septuaginta interpretum, recognitum a L. Bos; accedit periocha in qua de Ruthæ historia exponit* (Iéna, 1788); *Plauti comediæ duæ, etc.* (Iéna, 1788); *Dictionnaire des écrivains du Slesvig-Holstein et du Holstein-Eutin actuellement vivants* (Slesvig, 1797); les *Ecrits d'Agricola* (Altona, 1817, in-8°); en outre, une traduction de l'ouvrage suédois d'Eberhardt sur l'*Etat des beaux-arts chez les Romains*, avec des additions (Altona, 1801, in-8°); et enfin de nombreux articles dans la *Gazette des savants de Kiel* et dans la *Feuille provinciale de Slesvig-Holstein*.

KORDOFAN ou **CORDOFAN**, contrée de l'Afrique orientale, dans la Nigritie. Ses limites sont encore indéterminées. Les géographes et les voyageurs modernes les placent entre le 10e et le 15e degré de lat. N., et le 25e et le 30e degré de long. orientale, c'est-à-dire entre la Nubie au N., le Sennaar à l'E., des terres inexplorées au S., et le Darfour à l'O. Capitale, Lobéid ou El Obéid, au centre de la contrée. Parmi les localités principales, nous signalerons: Bara, autrefois capitale du pays; Malpess, dont les environs offrent une luxuriante végétation; Choursi, Vaddisacki et Mo-Hagar, où a lieu une grande production de fer. Toute cette vaste contrée appartient au bassin de la rive gauche du Nil Blanc ou Barh-el-Abiad, qui contourne la frontière orientale. « Le désert de Kordofan, dit un voyageur (*Journal de voyage de Siout à El-Obéid*), avec ses herbes blanches, ses plaques de sable rougeâtre, jaunâtre et blanchâtre, ressemble beaucoup aux campagnes qui avoisinent Toulon, sauf les enclos et les bastides. C'est un immense plateau couvert de sable, à la surface duquel surgissent de loin en loin, plus ou moins rapprochées et quelquefois groupées en grand nombre entre elles, des montagnes habitées au N. par les Dongalaouîs, vers le centre par des Zaghaouas, et au S. par des nègres désignés sous le nom de Noubas. On y sème, à l'époque des pluies seulement, dans quelques localités. La plaine n'est guère habitée qu'à cette époque; seulement, elle est parcourue par les troupeaux des nomades aux environs des montagnes où se trouvent des réservoirs d'eau. » Comme nous l'avons dit plus haut, le Kordofan est une contrée peu connue. Nous nous bornerons donc, dans cette courte notice, à résumer les notions que nous ont transmises les explorateurs modernes.

La surface du pays est généralement plate; cependant, elle se relève sur divers points, et surtout au N. et à l'E., en divers groupes montagneux qui se dirigent du S.-O. au N.-E. Le massif principal, appelé Djebel-el-Kordofan, s'élève, d'après un géologue allemand, à 612 mètres au-dessus du niveau de la mer. La roche constituante est le granit à grains moyens, dont les éléments sont très-intimement unis. On y trouve, rapporte-t-on, de riches minerais de fer, de cuivre et de quartz aurifère. Dans le N., le granit devient porphyroïde. Le sol atteint une exubérante fécondité le long des bords du Nil et dans les oasis. Les habitants y sèment du dourah (espèce de millet ou sorgho), du sésame, d'où l'on extrait de l'huile, du coton, etc. Ils élèvent peu de moutons et de chameaux, mais beaucoup

de bœufs et de chevaux. Ils chassent l'éléphant, la girafe, l'antilope, le lion, l'autruche, et trafiquent de leurs dépouilles.

Les habitants du Kordofan appartiennent à trois races distinctes: les Noubas ou nègres, véritables indigènes, les uns libres et idolâtres, les autres soumis aux mahométans; les Dongalaouîs, venus de Dongala dans le Kordofan; les Arabes Bédouins, qui, du Hedjaz, se sont répandus avec l'islamisme en Egypte et dans le Soudan. Chacune de ces races parle une langue particulière. Les habitants du Kordofan vivent, les uns sous des huttes mobiles de paille, les autres dans de chétives maisons groupées en villages.

« Le Kordofan, dit le *Dictionnaire de la navigation et du commerce*, exporte de la gomme, de l'ivoire, des plumes d'autruche, du tamarin, des bestiaux, des esclaves qui proviennent soit du pays même, soit des régions avoisinantes, le Taggeleh et le Darfour. La gomme est une des meilleures connues; elle vaut au Caire plus d'un tiers en sus de celles du Sennaar, de Teka, du Hedjaz; elle y est au plus bas prix et s'achète à la vue plutôt qu'à la pesée. Pour se la procurer, on confie d'ordinaire de l'argent ou des marchandises aux gens qui s'engagent à en rapporter, et qui trompent rarement la confiance que l'on a en eux. Les bénéfices présentés par le commerce de l'ivoire sont peu considérables; quant aux plumes d'autruche et au tamarin, l'exportation en est très-restreinte et n'intéresse que quelques marchands nubiens. Parmi les articles importés au Kordofan, les dattes de Dongala jouent le rôle principal. Les transports s'effectuent par caravanes, dont les unes, venant du Darfour, traversent le Kordofan, tandis que les autres chargent dans le Kordofan même, d'où elles se rendent au Caire. » Une autre branche d'industrie importante, c'est l'odieux trafic des esclaves, qui a pour résultat de démoraliser plus ou moins toutes les classes de la population. L'armée elle-même en subit la pernicieuse influence. Les troupes cantonnées dans ces provinces lointaines de l'Afrique ottomane ne reçoivent leur solde qu'au retour de la chasse qu'elles ont faite aux esclaves. On leur paye l'arriéré en leur abandonnant une certaine part dans le produit de l'expédition, c'est-à-dire tant d'esclaves pour chaque soldat. Il n'est pas rare qu'un guerrier se voie assigner, à titre de solde, son frère ou son père. Il n'est même pas libre, dans ce cas, de suivre l'impulsion de la nature, car, souvent, cette propriété qui lui échoit, il l'a en commun avec un camarade, lequel n'est pas disposé à sacrifier une année de sa paye, par égard pour les sentiments d'amitié fraternelle ou de piété filiale d'un autre. Il faut donc que l'esclave en question soit vendu, et que le prix en soit partagé entre les copropriétaires. Le costume des deux sexes est d'une extrême simplicité. Les hommes de la tribu de Dongala, la plus riche de toutes, portent une longue tunique à larges manches et un turban blanc. Malheureusement, ce turban et cette chemise ne sont lavés, quand toutefois ils le sont, qu'à de rares intervalles, en sorte qu'ils passent successivement par toutes les teintes. Chez les autres tribus, hommes et femmes vont la tête nue. Ils s'ajustent autour de la taille une pièce de coton dont ils rejettent l'extrémité sur leurs épaules, en guise de draperie. Chaque homme est muni d'une dague ou poignard. Lorsqu'on part pour une expédition, on substitue à cette arme la lance et le sabre. Les femmes du Kordofan s'occupent avec un soin minutieux et une coquetterie tout européenne de l'arrangement de leur coiffure; elles portent au nez et aux oreilles des anneaux d'argent ou de cuivre. Avant la conquête de la province par les Egyptiens, plusieurs de ces anneaux étaient en or; mais ces ornements coûteux deviennent de plus en plus rares. Il n'est guère de maison qui ne compte plusieurs esclaves; on les traite généralement avec beaucoup de douceur. Ils partagent le régime de leurs maîtres; ils sont vêtus comme eux. Ce qui les distingue, c'est la marque de la servitude, qui consiste en plusieurs anneaux de fer assez lourds attachés à la jambe des esclaves mâles, dans le but de prévenir les tentatives d'évasion. Malgré cela, ces tentatives sont fréquentes, sinon toujours heureuses. C'est le seul délit pour lequel l'esclave soit puni avec rigueur. Un voyageur a écrit au sujet des Kordofans: « J'ai reçu tant de preuves de leur bienveillance et de leur attachement, que, dans mon pays natal et chez mes parents, je n'aurais pas été mieux traité. »

Les médecins et les apothicaires du Kordofan, à en juger par les récits des voyageurs, notamment par ceux de M. Pallme, négociant anglais, qui a fait un assez long séjour dans ces contrées, sont de dignes successeurs des Purgon et des Diafoirus immortalisés par Molière.

L'histoire du Kordofan est peu connue. On sait seulement que la population arabe rattache son origine à Abou-Zett, regardé comme le chef de la première émigration. Antérieurement au XVIIIe siècle, le territoire de Lobéid était tributaire des rois du Sennaar; mais ce ne fut que dans les premières années du XIXe siècle que le commandant des troupes de Darfour, Makdoun-el-Moussalem, put prendre possession du pays et installer sa résidence à Lobéid, d'où il fut chassé par Méhémet-Ali. Aujourd'hui, le Kordofan est un des six gouvernements constitués par l'Egypte dans les contrées soumises à son pouvoir sous la dénomination générale de Belad-el-Soudan (*pays des noirs*). A la tête de chacun de ces gouvernements est un moudhir, qui a le grade ou le rang de colonel et commande à un certain nombre de capitaines, chefs de district, chargés de percevoir les contributions. Ces divers moudhirs dépendent du gouverneur général qui réside à Khartoum; les uns et les autres sont renouvelés tous les trois ou quatre ans.

Le Kordofan, jusqu'ici peu connu des Européens, n'a été visité que par un petit nombre de voyageurs, parmi lesquels les Anglais Bruce et Browne, les Français Caillaud, Ducouret, le docteur Cuny et les Allemands Ruppel, Russegger et Munzinger ont fourni les informations les plus importantes.

KOREFF (David-Frédéric), célèbre médecin allemand, né à Breslau en 1783, mort à Paris en 1851. Il fut, à Berlin, secrétaire du ministre Hardenberg, auquel il inspira plusieurs mesures libérales, et se fixa à Paris, où il se fit connaître à la fois par son esprit et par sa charité inépuisable.

KORÉISCHITE. V. CORAÏSCHITE.

KORÉITE s. f. (ko-ré-i-te). Minér. Minéral qui paraît être la *pierre de lard* des anciens minéralogistes, et qui sert aux Chinois pour faire leurs magots.

KOREN (Moïse DE) ou **KORENATZ**, célèbre historien et littérateur arménien, né au village de Koren, province de Daron, vers 407, mort à Palrévant en 492. Secrétaire de Sahag, patriarche d'Arménie, il entreprit par son ordre un voyage scientifique et littéraire en Palestine, à Alexandrie, à Athènes, à Rome, à Constantinople, et en rapporta, avec une érudition étendue et variée, les meilleurs écrits sacrés et profanes des littératures grecque, latine et hébraïque. Il fut revêtu successivement de diverses dignités ecclésiastiques, et enfin nommé archevêque de Palrévant vers 458. Moïse de Koren a traduit ou composé un grand nombre d'ouvrages. C'est lui qui mit la dernière main à la fameuse traduction arménienne de la Bible des septante; on lui doit, en outre, une intéressante *Histoire d'Arménie*, depuis Haïk, le premier roi de la nation, jusqu'aux temps de l'empereur Zénon. Les frères Wishton, de Londres, ont imprimé cet ouvrage, avec une traduction latine: *Mosis Chorenensis Historiæ Armeniacæ libri tres* (1736, in-4°). Il a aussi composé des *Homélies*, des *Hymnes* et diverses pièces de vers, imprimées à Amsterdam (1664, in-4°); une traduction de la *Chronique* d'Eusèbe, publiée par Zobrah (Venise, 1816, 2 vol. in-4°), et un *Traité de rhétorique*, fait sur le modèle des plaidoyers de Libanius (Venise, 1796, in-4°). Un *Traité de géographie arménienne*, donné comme de lui par les frères Wishton, est probablement apocryphe.

KORENNAIA, village de la Russie d'Europe, gouvernement et à 27 kilom. de Koursk. Couvent, but de pèlerinage très-fréquenté. Foire importante à Pâques. En 1861, il s'y est vendu pour plus de 10 millions de marchandises.

KORENTCHI, vallée de l'île de Sumatra, dans l'intérieur, au N. du pays de Serampei, à 240 kilom. de Bencoulew. Au milieu, s'étend un vaste lac, dont les bords sont couverts d'habitations. Le sol, très-fertile, produit en abondance du coton, de l'indigo, du tabac, des noix de coco, des légumes, des pommes de terre et des fruits; il y a beaucoup de poisson, du gibier et de la volaille, surtout des pigeons. On y recueille de l'or.

KORF (Jean-Albert, baron), diplomate russe, né en 1696, mort à Copenhague en 1766. Il fut pendant vingt-quatre ans ministre de Russie près de la cour de Danemark. Korf se fit surtout connaître par son amour pour les lettres et pour les sciences. Il devint président de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg (1732), contribua puissamment à faire décider une expédition scientifique au Kamtchatka, et donna des encouragements de tout genre au célèbre Lomonosof. Passionné pour les livres, il avait formé une bibliothèque de 36,000 volumes comprenant beaucoup d'incunables, et ne consentit à la vendre à Catherine II que sous la condition expresse qu'il en jouirait jusqu'à sa mort.

KORF (le baron Nicolas), homme d'Etat russe, né en 1710, mort à Saint-Pétersbourg en 1766. Il avait épousé la comtesse Catherine Skavronska, cousine de l'impératrice Elisabeth. Cette princesse le chargea d'aller chercher, en Holstein, son neveu, le duc Charles-Pierre-Ulric, qui épousa Catherine et devint plus tard czar sous le nom de Pierre III. Korf gagna les bonnes grâces du duc, qui le combla de faveurs. C'était un homme plein d'honneur et d'humanité. « Pierre III, ayant voulu voir Ivan VI, dit le prince A. Galitzin, se transporta un jour, déguisé, à Schlusselbourg, avec Korf et deux autres courtisans. L'infortuné prince se plaignit à lui des mauvais traitements qu'il essuyait et le supplia à genoux de lui donner pour geôlier le premier officier auquel il avait été confié pendant deux ans. « Comment se nomme-t-il? lui » demanda l'empereur. — Korf, » répondit le jeune prisonnier, ne se rappelant plus les traits de son surveillant. Présent à cette scène, Korf ne put maîtriser une émotion que partagea Pierre III. » — Un parent du précédent, le baron André KORF, sénateur russe, né à Mittau en 1715, mort à Saint-Pétersbourg en 1823, a publié un *Essai* statistique sur la monarchie prussienne (1791, in-8°), et laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une *Histoire contemporaine* (10 vol. in-fol.).

KORIAK s. m. (ko-ri-ak). Ethnogr. Membre d'une peuplade sibérienne. ‖ On dit aussi KORIEK.

— Linguist. Langue parlée par les Koriaks.

— **Encycl.** Les *Koriaks* habitent le nord du Kamtchatka. Cette peuplade se divise en deux parties, l'une sédentaire et l'autre nomade. Les *Koriaks* sédentaires habitent les bords de la mer d'Okhotsk, dans des villages semblables à ceux des Kamtchadales, dont ils ont à peu près les mœurs. Ils vivent de poisson séché, de chair et d'huile de baleine et de phoque, et de viande de renne. Ils ont une grande passion pour les liqueurs fortes, et, comme il leur est difficile de s'en procurer, ils tirent d'un champignon une espèce d'eau-de-vie. Les *Koriaks* nomades diffèrent de ceux-ci par leur humeur farouche; leur seule richesse consiste en rennes, mais quelquefois un seul d'entre eux possède jusqu'à 3,000 de ces animaux, partagés en différents troupeaux. Les *Koriaks* ne payent pas tous tribut aux Russes, en raison de la difficulté qu'oppose au dénombrement la vie errante qu'ils mènent; il est, en outre, difficile de pénétrer dans leur pays, entrecoupé de marécages. Ils sont souvent en guerre entre eux, et ils pillent, quand ils en trouvent l'occasion, leurs compagnons sédentaires.

KORIBUTH WISNIOWIECKI (Michel-Jérémie), général polonais, né en 1615, mort en 1651. Il servit d'abord en Allemagne, puis revint dans son pays, où il donna la preuve d'une brillante valeur à la bataille d'Achmeror contre les Tartares (1644), ainsi que dans divers combats contre les Cosaques Zaporogues. En 1649, Koributh contribua à l'élection du roi Casimir et poussa ce prince, alors hésitant, à se mettre à la tête d'une armée contre les Cosaques, qui menaçaient de nouveau d'envahir la Pologne. Le patriotisme et les talents militaires dont il fit preuve dans cette campagne lui firent donner la starostie de Przemysl. En 1651, il contribua au succès de la bataille de Berestetzkott. Il mourut peu après d'une fièvre chaude.

KORIBUTH WISNIOWIECKI (Michel), roi de Pologne, de la famille du précédent, mort en 1673. Elu roi de Pologne après la mort de Jean-Casimir (1669), dans un moment où le pays se trouvait dans une situation très-difficile, il accepta la couronne, non sans une assez longue hésitation. Sobieski ayant formé peu après contre lui une ligue puissante, Koributh ne parvint à triompher qu'avec l'aide de l'Autriche, puis il dut combattre les Cosaques et les Turcs, qui pénétrèrent en Pologne, et mourut peu de temps après avoir signé avec ces derniers le traité de paix de Buczacz.

KORIDWEN, déesse de la mythologie celtique. César affirme que les Gaulois adoraient Minerve. La déesse Koridwen, dont il s'agit sans doute dans ce passage, réunissait en elle les attributions de Minerve, de Diane, de Cérès, de Proserpine et d'Amphitrite. V. KORRIG.

KORIN s. m. (ko-rinn). Mamm. Nom de l'antilope corine, au Sénégal.

KORKI ou **GEORGES**, Nom de plusieurs rois de Géorgie. V. GEORGES.

KORKOUD, fils de Bajazet II. V. CORCUD.

KORMART, KORNMARTE ou **CORMART** (Christophe), jurisconsulte et littérateur allemand, né à Leipzig, mort en 1720. Il prit le diplôme de docteur en droit et exerça la profession d'avocat à Dresde. Ses principaux ouvrages sont: *Considérations sur l'Etat* ou *Balance politique des républiques* (Leipzig, 1669, in-4°); *Dissertationes juridicæ* (1678); *Abrégé des mémoires illustrés contenant les plus remarquables affaires d'Etat, enrichi d'un sommaire des* Essais *de Montaigne* (Dresde, 1689), où il a donné l'analyse de nombreux ouvrages historiques français du commencement du XVIIe siècle. On lui doit, en outre, quelques traductions d'ouvrages français en allemand.

KORMOND, bourg des Etats autrichiens (Hongrie), comitat de Eisenburg, à 24 kilom. S. de Stein-am-Anger, sur la Raab; 2,823 hab. Fabrication et exportation de pipes en terre. Château antique des princes de Batthyany.

KORN (Guillaume-Théophile), pasteur et philologue allemand, né à Guefenhayn en 1778, mort à Kœnigsberg en 1835. Nommé pasteur de l'église wende de Stromberg, puis diacre de l'église supérieure de Cottbus, il passa ensuite à la cure de Missen, pour revenir à Cottbus, où l'archidiaconat lui fut donné. Korn possédait à fond la plupart des langues slaves. Il laissa une *Grammaire de la langue wende* et quelques brochures sur cette langue, ainsi que des fragments d'un *Dictionnaire*, qu'il avait commencé afin de prévenir la déperdition de cette langue.

KORNA, autrefois *Apamea*, ville forte de la Turquie d'Asie, dans l'Irak-Arabi, à 57 kilom. N.-O. de Bassora, au confluent du Tigre et de l'Euphrate; 5,000 hab.

KORNELISZ ou **CORNELISZ** (Jacques), peintre hollandais, né à Oost-Sanen, près d'Amsterdam, en 1471, mort dans la même ville dans un âge très-avancé. On ne sait rien de la vie de cet artiste, qui s'attacha à imiter la nature de la façon la plus minutieuse. Ses meilleures toiles ont été détruites pendant les guerres de religion. L'expression de ses figures était vraie; son dessin avait la sécheresse qu'on trouve dans toutes les peintures du temps en Hollande, mais sa couleur, quoique un peu crue, ne manquait pas d'effet. On citait, parmi ses meilleures œuvres: la *Circoncision*, à Harlem; une *Descente de croix*, à Amsterdam; une belle *Mise en croix*, à Alkmaër. Kornelisz a gravé lui-même sur bois plusieurs de ses peintures, notamment la *Passion de Notre-Seigneur*. — Son frère, Ruys KORNELISZ, était un peintre d'un certain mérite. — Son fils, DIRCK JACOB, né en 1497, mort en 1567, exécuta plusieurs tableaux d'histoire et quelques portraits pour les confréries d'Amsterdam.

KORNER (Hermann), historien et prêtre allemand, né vers 1370, mort à Lubeck en 1438. Il est l'auteur d'une chronique intitulée *Chronica novella*, qui va de la création du monde à l'an 1435. On en trouve des fragments dans divers recueils, notamment dans les *Monumenta inedita* de Feller, et le *Corpus historicorum medii ævi* d'Eccard.

KORNENBOURG, ville de l'empire d'Autriche, dans la basse Autriche, à 15 kilom. N. de Vienne, près de la rive gauche du Danube; 2,000 hab. Traité de paix entre l'empereur Frédéric III et Mathias Corvin.

KORNMANN (Henri), jurisconsulte allemand, né à Kirchayn (Hesse), mort en 1620. Après avoir visité la France et l'Italie, il se fixa à Francfort, où il exerça la profession d'avocat. C'était un homme fort instruit, mais de peu de goût et de sens critique, à qui l'on doit un assez grand nombre d'ouvrages, où l'on trouve beaucoup plus de choses bizarres que de choses utiles. La plupart ont été réunis sous le titre d'*Opera curiosa* (Francfort, 1686, in-8°). Nous nous bornerons à citer: *Sibylla trygandriana, sive De virginitate et virginum jure et statu tractatus jucundus* (Francfort, 1610); *De miraculis mortuorum* (Francfort, 1610); *Templum naturæ historicum* (Darmstadt, 1611); *De miraculis vivorum* (Francfort, 1614); *De monte Veneris* ou *Description de la déesse Vénus, de son palais, de sa société, etc.* (Francfort, 1614).

KORNMARTE (Christophe), jurisconsulte et littérateur allemand. V. KORMART.

KORNTHALISTE s. m. (korn-ta-li-ste). Hist. relig. Membre d'une petite congrégation luthérienne, fondée, en 1818, à Kornthal, près de Stuttgard.

KOROLEVETZ ou **KROLEVETZ**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 158 kilom. E. de Tchernigov; 8,000 hab.

KORORARIKA, établissement anglais de l'Océanie, dans la Nouvelle-Zélande, sur la côte N.-E., dans la baie des Iles; 2,000 hab.

KOROS ou **KŒRŒS**, rivière de l'empire d'Autriche, formée, dans la Hongrie, de trois branches, que l'on nomme *Koros Sebes* (Rapide), *Koros Fejer* (Blanc) et *Koros Fekete* (Noir), et qui se réunissent à Békes, pour former le Koros proprement dit, qui coule à l'O. et porte ses eaux dans la Theiss, près de Csongrad. Cours de 265 kilom.

KOROS (KIS-), ville de l'empire d'Autriche, dans la Hongrie, comitat et à 57 kilom. S.-E. de Pesth; 8,000 hab. Industrie agricole.

KOROS (NAGY-), ville de l'empire d'Autriche, comitat et à 74 kilom. N.-E. de Pesth; 16,412 hab. Gymnase calviniste. Récolte de bons vins rouges; élève de bétail. Foires importantes.

KOROS-BANYA ou **ALTENBOURG**, bourg de l'empire d'Autriche, dans la Transylvanie, à 55 kilom. N.-O. de Carlsbourg, sur le Koros-Blanc; 1,700 hab. Mines d'or peu importantes et orpaillage.

KOROS (Alexandre CSOMA DE), voyageur et orientaliste hongrois. V. CSOMA DE KOROS.

KOROTAÏAK ou **COROTAÏAK**, ville de la Russie d'Europe, gouvernement et à 78 kilom. S. de Voronèje, sur la rive droite du Don, ch.-l. de district; 4,500 hab. Cette ville fut fondée en 1642 pour protéger la frontière contre les incursions des Tartares.

KOROTCHA, ville de la Russie d'Europe, gouv. et à 146 kilom. S.-E. de Kourske, sur une rivière de son nom; 10,800 hab. Elle est assez bien bâtie et renferme plusieurs églises et une fabrique de salpêtre. Il s'y fait un grand commerce des pommes renommées de son territoire. Il s'y tient plusieurs foires par an. Ella a été fondée en 1658 par les ordres du czar Michel Federovitch, pour servir de rempart contre les incursions des Tartares de la Crimée.

KORRAH, en anglais *Kurrah*, ville forte de l'Indoustan anglais, dans la présidence de Pendjab, dans l'ancienne province et à 53 kilom. N.-O. d'Allahabad, 60 kilom. S.-E. de Djounyr, sur la rive gauche du Gange. Fabrication de toiles de coton et d'indiennes. On y voit plusieurs temples indous. Cette ville était autrefois le chef-lieu d'un district

de même nom, remarquable par sa fertilité. Elle a déchu insensiblement depuis que l'empereur Akbar transféra la résidence du gouverneur de ce district à Allahabad. Prise par les Anglais en 1818.

KORREL s. m. (kor-rèl). Métrol. Mesure de poids des Pays-Bas, équivalant exactement au décigramme.

KORRIG le Nain ou **GWYON le Voyant**, noms sous lesquels on désigne, dans la mythologie celtique, un personnage qui se tient auprès de Koridwen, la fée blanche, celle qui retient toute science dans la nuit première et qui a mis les six plantes efficaces dans la chaudière d'airain entourée des perles de la mer. Gwyon veille sur le vase et mêle le breuvage. Trois gouttes bouillantes rejaillissent sur sa main; il porte son doigt à ses lèvres; à l'instant même, la science universelle se dévoile à lui. Koridwen, irritée, s'élance pour l'anéantir. Il fuit, et tous deux prennent tour à tour mille formes diverses, l'un pour échapper, l'autre pour atteindre. Enfin, Gwyon s'étant changé en grain de blé, la déesse, changée en poule noire, le saisit et l'avale. Elle conçoit aussitôt, et, après neuf mois, met au monde un enfant merveilleux qui reçoit le nom de Taliésin, c'est-à-dire *front rayonnant*. Taliésin, incarnation de Gwyon, est, selon M. Henri Martin, la personnification de la science humaine et spécialement de la grande organisation religieuse, poétique et scientifique des Gaulois: c'est le druidisme fait homme. Ce symbole profond et enfantin à la fois, qui recèle la lutte de la Nature et de l'Esprit, semblerait, d'après le même savant, avoir été le fond de mystères célébrés par les Gaulois depuis une époque très-antique, et qui ne devaient pas disparaître avant la fin du moyen âge; il en est même resté des vestiges dans le pays de Galles jusqu'au XVe siècle. Les anciens n'ont pas méconnu l'étroite parenté de ces mystères avec ceux de Samothrace, où se retrouve presque exactement le même symbole. Gwyon est le Gigon des Phéniciens, le Casmil pélasgique; Koridwen est la grande déesse des rites cabiriques de Thrace et de Phrygie. Un indice très-positif, c'est que les noms des Cabires, ces génies cosmiques de l'Asie occidentale, se retrouvent, à peine altérés, dans les traditions irlandaises. Les nains ou korrigans sont le peuple de Gwyon, le nain par excellence, appelé nain peut-être pour exprimer que la force n'est pas dans le corps, mais dans l'esprit; les naines, les fées de nos contes populaires, sont le peuple de Koridwen. Les mythes gaulois, qui semblent la source du culte dorien d'Apollon, se confondent ici avec les mythes des races plus anciennes des Phrygiens, des Phéniciens, des Pélasges, indication d'un âge où les fils de Japhet et ceux de Sem étaient en contact du Pont-Euxin à la mer de Syrie. Les Gaëls apportèrent sans doute avec eux ces symboles en Occident, et il se pourrait que le nom d'Albion ou Alwion, au lieu de signifier l'*île blanche*, comme l'ont cru les Latins, signifiât l'île de Gwyon. Dans ses rapports avec Koridwen, Gwyon est une espèce de Prométhée révélateur. Le développement de son culte lui donne à la fois les attributs de Mercure-Hermès, dieu du commerce, des voyages, des chemins, des limites, de toutes les relations sociales, et les attributs d'Apollon en tant que dieu de la poésie, du savoir, de la lumière intellectuelle, tandis que Bel-Heol n'est que le dieu de la lumière et de la chaleur physique. Ce civilisateur par excellence est l'inventeur du moyen par lequel les hommes se communiquent leur pensée à travers le temps et l'espace, c'est-à-dire de l'écriture. Gwyon a un autre nom, un autre aspect: on ne l'appelle plus ici le nain, le petit génie éducateur, mais le père; il devient Teutatès, figure formidable et obscure.

Chez nos ancêtres, la voie lactée était appelée la *ville de Gwyon*, *Caër* ou *Ker-Gwydion*. Certaines légendes bardiques donnent pour père à Gwyon un autre génie appelé *Don*, qui réside dans la constellation de Cassiopée et qui figure comme le roi des fées dans les croyances populaires de l'Irlande. Même lors de persécutions des empereurs romains, Gwyon ne cessa pas d'être en vénération chez les Gaulois; il resta honoré sous son nom de Korrig le Nain, particulièrement par les nautoniers du Rhône et de la Saône. Il est représenté, dans l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon, sous la figure d'un nain tenant une bourse.

KORRIGAN s. m. (kor-ri-gan). Superst. Nom que l'on donne, en Bretagne, à des esprits malfaisants, que les uns considèrent comme des fées, les autres comme des nains hideux.

— **Encycl.** Les *korrigans* sont des nains bretons qui, selon la tradition, habitent les monuments druidiques appelés, à cause de cela, maisons des *korrigans*. Selon cette même tradition, dont l'origine est fort ancienne, les *korrigans* forcent les voyageurs à danser en rond avec eux, en répétant: « Lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi et dimanche. » La plus connue des légendes bretonnes ayant trait aux *korrigans* est celle qui est intitulée *Lao et les korrigans*. Lao, célèbre sonneur, qui est arrivé des montagnes pour mener la danse au pardon de l'Armor, se rit des frayeurs des femmes qui, en revenant du pardon, ne veulent pas traverser une bruyère parce qu'il s'y trouve une ville de *korrigans*. « Par le ciel! s'écrie-t-il, j'ai déjà parcouru de nuit toutes les routes des pardons, et je n'ai jamais vu vos petits hommes noirs comptant leur argent au clair de lune, comme on le dit à la veillée. Montrez-moi la route qui conduit à la ville des *korrigans*, et j'irai leur chanter les jours de la semaine. » Et il part dans la lande en jouant du biniou. Mais quand il est proche de la maison des *korrigans*, voilà qu'il lui semble entendre un murmure qui va grandissant et qui ressemble d'abord au gazouillement d'une source, puis au bruit d'une rivière, puis au grondement de la mer; et il y a dans ce grondement mille rumeurs différentes: ce sont tantôt des rires étouffés, tantôt des sifflements furieux, tantôt des chuchotements à voix basse, tantôt des froissements de pas sur l'herbe desséchée. Lao commence à souffler moins fort; son œil inquiet se promène à droite et à gauche sur la lande. On dirait que les touffes de bruyères se sont animées; toutes semblent s'agiter et marcher dans l'ombre; toutes prennent des formes de nains hideux, et les voix deviennent plus distinctes.... Tout à coup, la lune se lève et Lao pousse un cri! A droite, à gauche, derrière, devant, partout, aussi loin que son œil peut voir, la lande est couverte de *korrigans* qui accourent. Lao, éperdu, recule jusqu'au menhir et s'y adosse; mais les *korrigans* l'ont aperçu et l'entourent en criant de leur voix de cigale: « C'est le beau sonneur de Cornouailles, qui est venu pour faire danser les *korrigans*. » Lao veut faire le signe de la croix, mais tous les petits hommes l'entourent en criant: « Tu nous appartiens, Lao, tu n'es pas en état de grâce; sonne donc, beau sonneur, et mène la danse des *korrigans*. » Lao résiste en vain; dominé par une puissance magique, il sent le biniou s'approcher de ses lèvres, il joue, il danse malgré lui, et les *korrigans* l'entourent en dansant. L'un a saisi sa ceinture dénouée, l'autre s'est coiffé de son chapeau à chenilles bariolées; et chaque fois que Lao veut s'arrêter, tous reprennent en chœur: « Sonne, beau sonneur, sonne et mène la danse des *korrigans*. » Lao continua ainsi toute la nuit; mais à mesure que les étoiles devenaient plus pâles dans le ciel, les sons du biniou de Lao devenaient plus faibles, ses pieds se détachaient plus difficilement de la terre; enfin, l'aube du jour blanchit le ciel, les chants des coqs se firent entendre dans les fermes éloignées, et les *korrigans* disparurent. Alors, le sonneur des montagnes se laissa tomber sans haleine au pied du menhir. Le biniou se détacha de ses lèvres crispées; ses bras retombèrent sur ses genoux, sa tête s'affaissa sur sa poitrine pour ne plus se relever, et des voix répétèrent dans l'air: « Dors, beau sonneur, dors! tu as mené la danse des *korrigans*, tu ne mèneras plus celle des chrétiens. »

Une autre tradition, qui diffère singulièrement de la précédente, fait des *korrigans* des espèces de fées, et les érudits voient, dans cette croyance, la persistance, en Bretagne, des mystères druidiques. Ces fées connaissent l'avenir, commandent aux agents de la nature et sont douées d'une vertu magique par laquelle elles peuvent prendre toutes les formes et se transporter en un clin d'œil d'un bout du monde à l'autre. Tous les ans, au retour du printemps, elles célèbrent une grande fête de nuit; au clair de lune, elles assistent à un repas mystérieux, puis disparaissent aux premiers rayons de l'aurore. Suivant les mêmes traditions, ces fées sont ordinairement vêtues de blanc; cette couleur rappelle celle du vêtement des druidesses aïeules des *korrigans*. « Les paysans bas-bretons, dit M. A. Maury, n'ont point oublié tout à fait l'origine druidique des fées; ils assurent que les *korrigans* sont de grandes princesses gauloises, qui n'ont point voulu embrasser le christianisme lors de l'arrivée des apôtres; et voilà pourquoi, ajoutent-ils, la malédiction de Dieu les a frappées. De la tradition des neuf vierges dans différentes îles, Sena, Mona, Mont-Saint-Michel, etc., naquit, dans les croyances celtiques, l'île d'Avalon, séjour des *korrigans*, « cette île délicieuse d'Avalon, dit le roman d'Ogier le Danois, dont les habitants menoient vie très-joieuse, sans penser à nulle quelconque meschante chose, fors prendre leurs mondains plaisirs. »

KORSAC s. m. (kor-sak). Mamm. V. CORSAC et CHIEN.

KORSAK (Raymond), poëte polonais, né en Lithuanie en 1767, mort en 1817. Il était l'ami intime du général J. Jasinski, qu'il aida à soulever le peuple en Lithuanie, en 1794, et auprès duquel il combattit vaillamment, à Prague, où ce général trouva la mort. Fait prisonnier à cette bataille, il recouvra la liberté au bout d'une année, vécut, à partir de ce moment, dans la retraite, uniquement occupé de poésie et de belles-lettres. Il habita longtemps chez son ami Jean Bogust, président du gouvernement de Podolie, et mourut dans cette province. On cite, parmi ses meilleures œuvres: l'*Amour de la patrie*, poëme; la *Bibéide*, poëme héroï-comique, et une préface pleine d'esprit aux *Réflexions poétiques sur la mort*, de Boka.

KORSAK (Julien), poëte polonais, né en 1807, mort à Novogorod en 1855. Il séjourna longtemps à Varsovie et à Saint-Pétersbourg, où il travailla avec une ardeur infatigable. De retour dans sa patrie, il se livra aux travaux littéraires. On a de lui: *Poésies* (Saint-Pétersbourg, 1830, 2 vol. in-8°); *Poésies* (Posen, in-4°); *Lara*, poëme imité de lord Byron (Vilna, 1836); *Poésies nouvelles* (Vilna, 1840, 2 vol. in-12); *Twardowski le prestidigitateur; Dialogue dramatique; Camoens à l'hôpital;* une belle traduction de *Roméo et Juliette*, de Shakspeare; mais le plus beau monument littéraire laissé par Korsak, c'est sa traduction de la *Divine comédie*, du Dante. Il y travailla pendant dix ans, et laissa le manuscrit complet, qui fut publié par S. Orgelbrand, en 1860, à Varsovie. Cette œuvre admirable, objet particulier de sa prédilection, fut le fruit d'une passion réelle qu'il éprouvait pour le plus grand poëte de l'Italie. Korsak s'était si bien identifié avec son divin modèle, que, contrairement à la plupart des traductions, pâles reflets de l'œuvre originale, celle du poëte polonais semble presque le produit de sa conception personnelle.

KORSAKOF (Alex.-Michaïlovitch RIMSKOI-), général russe, né en 1753, mort en 1840. Il entra de bonne heure dans l'armée, prit part, dans les Pays-Bas, à la campagne contre la France, et, deux années après, servit sous Valérien Zoubof dans la guerre contre la Perse. A l'avénement de Paul Ier, il fut promu lieutenant général, et envoyé, avec 30,000 hommes, en Suisse, pour soutenir Souvarof; mais, avant d'avoir pu opérer sa réunion avec ce dernier, il fut complétement battu par Masséna, près de Zurich (25 septembre 1799). Promu, en 1801, général d'infanterie et nommé, peu après, gouverneur général de Moscou, il s'acquit, par sa douceur et son humanité, l'amitié et le respect de tous ses administrés. Il fut rappelé après l'explosion du soulèvement de 1830, et devint plus tard membre du conseil de l'empire.

KORSCHA, dieu slave, présidant, selon les uns, à la médecine et à la science pharmaceutique; selon les autres, remplissant des fonctions analogues à celles de Bacchus. On le représente, à ce dernier point de vue, comme un gros homme couronné de feuilles de houblon et assis sur un tonneau de bière.

KORSCHAROWITE s. f. (korss-cha-ro-vi-te). Minér. Substance cristallisée, appartenant à la classe des amphiboles.

— **Encycl.** La *korscharowite* est une amphibole qui se rencontre dans un calcaire de la vallée de Slüdänka, près du lac Baïkal, avec le lapis-lazuli et la stapolithe.

D'un blanc sale, fortement translucide sur les bords, fusible au chalumeau en une perle transparente, la *korscharowite* a une densité de 2,97. Elle contient:

Silice	45,99
Albumine	18,20
Oxyde ferreux	2,40
Chaux	12,78
Magnésie	16,45
Potasse	1,06
Soude	1,53
Perte au feu	0,60
	99,01

Elle présente deux directions de clivage distinctes, qui font entre elles un angle de 124°. Sa dureté égale 5 à 5,5. Quelquefois elle est incolore et douée d'un très-grand éclat, quelquefois brune et d'un éclat moins vif. Chauffée, elle se fonce en couleur avant de fondre. Après fusion, elle donne, par le refroidissement, un verre semi-transparent.

KORSŒR, ville de Danemark, dans l'île de Séeland, sur une langue de terre qui sépare la baie de ce nom du Grand-Belt, à environ 115 kilom. de Copenhague; 3,000 hab. Korsœr est la tête du chemin de fer de Copenhague-Korsœr, du côté du Grand-Belt, ce qui, depuis l'achèvement de cette ligne en 1856, a singulièrement favorisé le développement du service régulier des bateaux à vapeur, et ce qui met Korsœr en communication journalière avec Hyborg, Aarkuus et Kiel. Exportation de grains, surtout avec la Norvége et l'Angleterre; usines métallurgiques, fabriques de tuile, fours à chaux, etc.; 35 bâtiments de commerce, jaugeant ensemble 1,511 lasts. Korsœr était autrefois un port de mer d'où l'on faisait voile pour la Fionie. Le roi de Suède, Charles-Gustave, y aborda, le 8 août 1658, quand il entreprit la campagne contre le Danemark. M. Henri Martin a observé, aux environs de Korsœr, un grand nombre de tumulus, monuments qui semblent, dit le savant historien, rappeler une grande nécropole des anciens peuples de la Scandinavie.

KORTE ou **KORTTE** (Jonas), voyageur allemand, né à Altona en 1683, mort dans la même ville en 1747. Il exerçait la profession de libraire à Altona, lorsqu'il fit, en 1713, un voyage à Constantinople. S'étant défait de sa maison de commerce, il partit, en 1737, pour Venise, puis visita successivement l'Egypte, Jérusalem, les principales villes de la Syrie et de la Mésopotamie, et revint en Allemagne en 1739. Il a composé et publié la relation de ce dernier voyage, sous le titre suivant: *Voyage à la terre promise, mais qui est maintenant, depuis dix-sept cents ans, sous la malédiction; comme aussi en Egypte, au mont Liban, etc.* (Altona, 1741, in-8°), qu'il fit suivre de plusieurs suppléments imprimés à Halle (1746-1751).

KORTE (Pierre-Christian), général français, né à Gerrsheim (Prusse) en 1788, mort en 1862. A seize ans, il s'engagea dans les hussards, fit les guerres d'Autriche, de Prusse, de Pologne, d'Espagne, de Russie, devint sous-lieutenant en 1812, se signala par sa belle conduite pendant la campagne de Saxe (1813), ce qui lui valut le grade de lieutenant, et reçut trois blessures à la bataille de Brienne, en 1814. Capitaine adjudant-major en 1819, Korte se distingua pendant la campagne d'Espagne, en 1822, passa chef d'escadron en 1832, fut alors envoyé en Afrique, où il devint lieutenant-colonel de spahis (1837), donna de nouvelles preuves de sa bravoure contre les Arabes, puis fut successivement promu général de brigade en 1843 et général de division en 1848. Appelé alors à Paris et mis à la tête de la division de cavalerie de réserve, il prit part à la répression de l'insurrection de juin 1848, et contribua à réprimer l'insurrection qui éclata après le coup d'Etat du 2 décembre 1851. Napoléon III, dont il était un zélé partisan, lui donna un siége au Sénat, le 31 décembre 1852.

KORTE (Gottlieb), philologue allemand. V. KORTTE.

KORTHOLT (Christian), célèbre théologien protestant, né à Burg (Holstein) en 1633, mort à Kiel en 1694. Il commença ses études dans sa ville natale et les termina à l'Académie de Rostock, où il prit, en 1656, le grade de docteur en philosophie. Il visita ensuite les universités d'Iéna, de Leipzig et de Wittemberg, et se signala, dans plusieurs discussions publiques, contre les docteurs catholiques. En 1663, il fut nommé professeur de grec à l'université de Rostock, et, en 1665, professeur de théologie à l'université de Kiel, nouvellement fondée, et qui prit un brillant essor sous son impulsion. Il en fut nommé vice-chancelier perpétuel. Particulièrement estimé du duc de Holstein, son souverain, il lui donna de fréquentes preuves de son attachement en refusant des offres très-flatteuses venues de divers côtés. Il laissa un grand nombre d'ouvrages sur les différentes branches de la théologie, et, en particulier, sur les antiquités ecclésiastiques, qu'il professait depuis 1860. Nous citerons: *Tractatus de origine et progressu philosophiæ barbaricæ, hoc est chaldaicæ, ægyptiacæ, persicæ, indiæ, gallicæ, deque ipsorum philosophorum dogmatibus et moribus* (Iéna, 1650, in-4°), ouvrage qui tient beaucoup moins que ne promet son titre; *De persecutionibus Ecclesiæ primitivæ, veterumque martyrum cruciatibus* (Iéna, 1660, in-8°; nouv. édit. augm., Kiel, 1689, in-4°); *De nestorianismo* (Rostock, 1662, in-4°); *Paganus obtrectator sive tractatus de calumniis gentilium in veteres christianos* (Rostock, 1663, in-4°; Kiel, 1698, in-4°; Lubeck, 1703, in-4°); *De religione ethnica, mohammedana et judaica* (Kiel, 1666, in-4°); le *Culte public des anciens chrétiens comparé à celui des modernes* (Francfort, 1672, in-12); *Tractatus theologico-historico-philologicus de variis sacræ Scripturæ editionibus, in quo de textu divinarum litterarum originario, diversis ejus translationibus et celebrioribus operibus biblicis agitur* (Kiel, 1668, in-4°; nouv. édit. augm., 1686, in-4°); *Commentarius in epistolas Plinii et Trajani de christianis primævis* (Kiel, 1674, in-4°); *De Christo crucifixo* (Kiel, 1678, in-4°); *Pastor fidelis, sive De officio ministrorum Ecclesiæ* (Hambourg, 1696, in-12); *Prodromus ingenui theologiæ cultoris academicus, seu De adparatu ad studium sacro sanctæ theologiæ* (Francfort, 1704, in-8°); *Historia ecclesiastica Novi Testamenti a Christo nato usque ad seculum* XVII (Leipzig, 1697, in-4°; Hambourg, 1708, in-4°); *Preuve fondamentale de la religion chrétienne dans ses doctrines les plus importantes* (Leipzig, 1752, in-8°).

KORTHOLT (Sébastien), érudit danois, fils du précédent, né à Kiel vers 1670, mort dans cette ville vers 1740. Après avoir pris ses degrés en philosophie, il fut pourvu d'une chaire de poésie à l'université de sa ville natale, en 1701, et devint bibliothécaire de l'université. Il était en correspondance avec les hommes les plus distingués de l'époque. On a de lui: *Disquisitio de enthusiasmo poetico* (Kiel, 1696, in-4°); *De poetis episcopis* (Kiel, 1699, in-4°); *De puellis poeticis, in tenerrima ætate eruditis et omissis a Bailleto* (Kiel, 1700, in-8°); *De studio senili, seu De viris doctis qui ad studia litterarum se tarde contulerunt* (Kiel, 1701, in-4°); *Dissertatio qua poeticam veterem romanam et græcam a contemptu scriptoris Parrhasianorum* (Jean Leclerc) *vindicat* (Kiel, 1703, in-4°); *De bibliotheca Academiæ Kilionensis* (Kiel, 1705, in-4°), etc.

KORTHOLT (Mathias-Nicolas), érudit danois, frère du précédent, né à Kiel en 1674, mort à Giessen en 1725. En 1700, il fut nommé professeur de poésie et d'éloquence à l'Académie de Giessen, puis bibliothécaire de l'Académie. Dans sa leçon d'ouverture, il s'efforça de montrer, contre l'opinion de Perrault, que les orateurs anciens sont supérieurs aux modernes. On a de cet auteur: *De Cicerone christiano, sive eloquentia Lactantii ciceroniana* (Giessen, 1711, in-4°); *Parænesis de bibliothecis maxime publicis utiliter adeundis* (Gies-

sen, 1716, in-4°); *Programma de arte loquendi, arte tacendi perficienda* (Giessen, 1721, in-4°).

KORTHOLT (Christian), érudit et théologien danois, fils de Sébastien et neveu du précédent, savant théologien, né à Kiel en 1709, mort à Gœttingue en 1751. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il visita la Hollande et l'Angleterre. Revenu en Allemagne, il fut nommé recteur du petit collége de Leipzig, et, peu de temps après, professeur de théologie à l'université de Gœttingue, où il termina sa carrière. On a de lui: *De sacrorum chistianorum in Cimbria primordiis* (Kiel, 1728, in-4°); *Commentatio historico-ecclesiastica de ecclesiis suburbicariis* (Leipzig, 1731, in-4°); *Conjectura de diocæsi episcopali quam sæculo quarto habuit pontifex romanus* (Leipzig, 1732), dans les *Acta erudit. Lips.; De enthusiasmo Mohammedis* (Gœttingue, 1745); *De Simone Petro, primo apostolorum et ultimo* (Gœttingue, 1748, in-8°). Kortholt est l'éditeur des *Leibnitzii epistolæ ad diversos* (Leipzig, 1734-1742, 4 vol. in-8°).

KORTI, ville forte de la Nubie, sur la rive gauche du Nil, dans le pays de Chaykié, à 70 kilom. E. de Vieux-Dongolah; 2,000 hab. En 1819, Ismaïl-Pacha, fils du vice-roi d'Egypte, y remporta sur les Arabes une victoire à la suite de laquelle Korti fut presque entièrement détruite.

KORTTE ou **KORTE** (Gottlieb), en latin **Cortius**, philologue allemand, né Beskau (basse Lusace) en 1698, mort en 1731. A l'étude de la théologie, il joignit celle de la philosophie et de la jurisprudence, se fit recevoir docteur en droit en 1724, et fut appelé, deux ans plus tard, à professer cette dernière science à Leipzig. C'était un homme fort instruit, qui a publié de nombreux travaux dans les *Acta eruditorum*, donné des éditions estimées des *Tres satyræ Menippeæ* (Leipzig, 1720), des œuvres de *Salluste* (Leipzig, 1724), de la *Pharsale* de Lucain (Leipzig, 1726), des *Lettres* de Pline le Jeune (Amsterdam, 1734), et fait paraître plusieurs ouvrages originaux, notamment: *De usu orthographiæ latinæ* (Leipzig, 1720-1722); *De origine et jure sceptrorum* (Francfort, 1724); *De jure quod natura omnia animalia docuit* (Leipzig, 1727, in-4°); *Vindiciæ prætoris romani et juris honorarii* (Leipzig, 1730, in-4°).

KORTTE (Jonas), voyageur allemand. V. KORTE.

KORTUM (Charles-Arnold), médecin et poëte comique allemand, né Muhlheim (duché de Berg) en 1745, mort en 1824. Il fut reçu docteur en médecine à Duisbourg en 1767, pratiqua quelque temps dans sa ville natale, puis se fixa à Bochum, dans le comté de la Marche, en 1771. Kortum fut un écrivain très-laborieux, mais un médiocre savant, et son *Histoire de la médecine* est sans valeur. Outre plusieurs articles insérés dans divers journaux, nous avons de lui *Dissertatio inauguralis de epilepsia* (Duisbourg, 1767, in-4°); *De l'urine* (Duisbourg, 1793); *Esquisse d'une histoire et de la médecine* (Unna, 1809), etc. Mais Kortum ne s'occupa pas seulement de médecine; il s'adonna aussi à la poésie, et composa trois poëmes comiques qui l'ont rendu très-populaire en Allemagne. Ils sont intitulés: la *Jobsiade*, ou *Vie, opinions et actes du candidat Jobs* (Munster, 1784); la *Lanterne magique* (Wesel, 1784-1786); la *Noce d'Adam* (Wesel, 1788).

KORTUM (Charles-Georges-Théodore), médecin allemand, né à Dortmund (Westphalie) en 1765, mort vers 1826. Il fit ses études à l'université de Gœttingue, où il fut reçu docteur en 1785. Après avoir pratiqué quelque temps dans sa ville natale, il se fixa à Stollberg, petite ville du duché de Julliers, dont il fut nommé médecin pensionné en 1790. Kortum était lauréat de la Société de médecine de Paris, qui lui avait décerné un prix pour son *Traité sur les scrofules* (1790, 2 vol. in-8°). Kortum avait encore écrit: *Dissertatio de apoplexia nervosa* (1785, in-8°); *Bibliothèque de médecine pratique* (1789-1791, 3 vol. in-8°).

KORTUM (Jean-Frédéric-Christophe), historien allemand, né à Tichhorst (Mecklembourg) en 1788, mort en 1858. Après avoir étudié aux universités de Halle, de Gœttingue et d'Heidelberg, il devint, en 1812, professeur à l'institut de Fellenberg, à Hofwyl, s'engagea, l'année suivante, dans les francs-chasseurs, et vint, avec les alliés, à Paris, en 1814. Il reprit, à son retour, ses fonctions à Hofwyl, passa ensuite au collége d'Aarau et au gymnase de Neuwied, et occupa plus tard la chaire d'histoire successivement aux universités de Bâle (1821), de Berne (1833) et d'Heidelberg (1840). Son ouvrage le plus remarquable est l'*Histoire de la Grèce depuis l'époque la plus reculée jusqu'à la chute de la ligue achéenne* (Heidelberg, 1854, 3 vol.), livre qui témoigne de profondes recherches et qui est écrit tout à fait dans l'esprit de Thucydide. On a encore de Kortum, entre autres ouvrages: *Histoire de la formation des ligues des villes libres au moyen âge* (Zurich, 1827-1829, 3 vol.); *De la place de l'historien Thucydide dans les partis de la Grèce* (Berne, 1833); *Histoire du moyen âge* (Berne, 1836-1837, 2 vol.); *Histoire romaine* (Heidelberg, 1843), etc. Après sa mort, Reichlin-Meldegg a publié, d'après les manuscrits qu'il laissait, une *Histoire de l'Europe pendant la transition du moyen âge aux temps modernes* (Leipzig, 1861, 2 vol.), et des *Recherches historiques* (Leipzig, 1863).

KORYCKI (Michel), poëte et prédicateur polonais, né en 1714, mort en 1784. Il entra dans la compagnie de Jésus et s'adonna avec succès à l'enseignement et à la prédication. Son éloquence et ses productions poétiques lui valurent la faveur et l'estime de Stanislas-Auguste, roi de Pologne. Ses principaux ouvrages sont: *Epigramma in Stanislaum Augustum, regem Poloniæ; Elegia ad Joannem Danielem Janocki; Elegia in Vulcanum* (Varsovie, 1780). Le recueil complet des poésies de Korycki a été publié sous le titre de *Carmina M. Korycki S. J.* (Plotzk, 1817, in-8°).

KORZEC s. m. (kor-zèk). Métrol. Nom d'une mesure de capacité usitée en Pologne et valant 51^{lit},137.

KOS s. m. (koss). Anthropol. Nom donné à des Nogaïs du sexe masculin, qui deviennent semblables à de vieilles femmes.

— **Encycl.** « La plus remarquable des races du Kouban, dit le voyageur allemand Reineggs, est celle des Nogaïs ou Mongoutaïs; elle se distingue de toutes les autres par les traits et la physionomie mongole. Les hommes ont des visages larges et charnus, les pommes des joues élevées et les yeux enfoncés dans la tête; leur barbe n'est composée que de cinquante à quatre-vingts poils. Lorsque les maladies les énervent ou que l'âge produit cet effet, leur peau se ride sur tout le corps. Le peu de poils qu'ils avaient à leur barbe tombe, et le malade prend tout l'air d'une femme; il devient impuissant, et ses actions et ses sensations n'ont plus rien de masculin. Dans cet état, il est obligé de fuir la société des hommes; il reste avec les femmes, s'habille en femme, et quiconque le verrait parierait mille contre un qu'il voit une femme vieille et laide. » C'est ce qu'on appelle des *kos* ou *koss* dans le pays. Dans son voyage au Caucase, le comte Jean Potocki vit, près d'un lieu nommé les *Puits-Rouges*, un troupeau conduit par un vieux Nogaï imberbe, qu'il prit pour une vieille femme. Selon lui, les *kos* ne revêtent pas la tunique rouge et le voile des femmes nogaïs; mais les vieilles femmes négligeant leur toilette et se contentant souvent de mettre une pelisse de mouton à cru sur leur peau ridée et un bonnet de mouton sur leur tête, on ne peut les distinguer d'avec les *kos*, et comme ceux-ci sont toujours assez vieux et plus faibles que les autres vieillards, ils restent volontiers dans les huttes ou dans les chariots avec les femmes. Voilà la vérité; il est impossible de ne pas voir dans les *kos* des Tartares et des Turcs les *enarées* d'Hérodote et d'Hippocrate.

KOSA, chef de la tribu des Coraïschites, ancêtre de Mahomet, né en 398 de notre ère, mort vers 480. Ses talents et ses éminentes qualités lui valurent une haute considération dans sa tribu. Il épousa la fille de Halil, gardien de la maison sainte, s'empara, vers 440, de l'intendance de la Caaba et du pouvoir politique, réunit autour de la Caaba les familles de sa tribu, d'où son surnom de **El Moud-Jammi** (le rassembleur), afin d'avoir auprès de lui des soutiens de son autorité, fonda ainsi la ville de La Mecque, et y fit construire un palais appelé *Darennadwa* (hôtel du conseil), où se traitèrent les affaires publiques, s'accomplirent les principaux actes de la vie civile, et où se trouvait l'étendard (*liwa*) que Kosa remettait aux Coraïschites lorsqu'ils partaient pour faire une guerre. Ce chef, qui réunissait entre ses mains les principales attributions religieuses, civiles et politiques, convoquait et présidait le conseil de la nation et levait les impôts. Il fit reconstruire la Caaba, imposa une taxe annuelle pour venir en aide aux pèlerins qui venaient visiter ce temple, et transmit en mourant son pouvoir à son fils Abd-Eddar.

KOSADAWLEF ou **KOSSADAVLEFF** (Jean-Pierre), homme d'Etat russe, né à Moscou en 1777, mort en 1819. Après avoir fait ses études de philosophie sous Platner, à Leipzig, et visité les principales contrées de l'Europe, il retourna dans son pays, devint, en 1816, ministre de l'intérieur, et justifia la confiance qu'avait en lui l'empereur Alexandre en s'attachant à créer des établissements d'utilité publique, à améliorer ceux qui existaient et à amener progressivement la suppression du servage. Ce fut notamment sur sa proposition que le czar abolit dans l'Esthonie la servitude personnelle des paysans (1816). Ce remarquable homme d'Etat avait, sur le rôle que doit jouer le gouvernement, les idées les plus sages, idées généralement encore méconnues en Europe, en France aussi bien qu'en Russie. Selon lui, le gouvernement doit se borner à protéger les intérêts, à assurer la tranquillité publique, à écarter les entraves qui pèsent sur les transactions; il doit faire sentir le moins possible son action et ne point intervenir dans tout ce qui peut être fait par les particuliers au point de vue des intérêts, du commerce, de l'industrie, etc. Alexandre, dit-on, lui ayant demandé un jour pourquoi les progrès de l'agriculture et de l'horticulture étaient beaucoup plus rapides dans ses Etats que ceux de l'industrie, Kosadawlef lui répondit: « C'est que le gouvernement n'intervient ni dans la culture des champs ni dans celle des jardins, et qu'il en laisse le soin aux propriétaires fonciers. » Il était sénateur et conseiller intime du czar.

KOSAKS ou **KOSAQUES**, peuple de la Russie méridionale. V. COSAQUE.

KOSCHMIN, ville de Prusse, prov. et à 70 kilom. S.-E. de Posen, sur l'Orla; 3,439 hab. Tribunal criminel. Commerce de céréales et bestiaux.

KOSCIUSKO (Thadée), illustre patriote polonais, né à Siehnowieze (Lithuanie) le 12 février 1746, mort à Soleure (Suisse) le 15 octobre 1817. Son père, gentilhomme pauvre, était fermier d'un grand domaine du comte Flemming, beau-père d'un Czartoryski. Grâce à la protection du comte, Kosciusko fut placé de bonne heure à l'école des cadets, que le roi Stanislas Auguste venait de fonder à Varsovie. Il y arriva dans les plus heureuses dispositions. « Enfant, dit Michelet, il était plein d'ardeur, avide d'apprendre, d'agir; il semblait que l'action, toujours ajournée pour le père, s'était comme accumulée et qu'elle éclatait dans son fils. » Il arriva aux écoles au moment où la Pologne acceptait un roi, le dernier, de la main même des Russes. Il se fit remarquer par son travail, son intelligence, et fut désigné, après examen, pour un des élèves qui devaient voyager dans les principaux instituts militaires de l'Europe. Il fut, en cette qualité, envoyé à l'académie militaire de Versailles, puis à Brest, pour étudier la fortification et la tactique navale. Il séjourna ensuite à Paris jusqu'au moment du premier partage de la Pologne, en 1772. Il revint alors à Varsovie, avec le grade inutile de capitaine d'artillerie. C'est à cette époque qu'il devint amoureux de la fille de l'hetman de Lithuanie, Joseph Sosnowski, orgueilleux et puissant seigneur, qui aurait considéré l'union de sa fille, la belle Sosnowska, avec Kosciusko, comme une mésalliance. Les jeunes gens s'aimaient et résolurent de s'enfuir; mais à quelques lieues du château, le père les surprit, à la tête d'une bande d'hommes armés. Kosciusko fit face à toute la troupe avec un courage inouï et resta sur le terrain gravement blessé. Aussitôt qu'il fut rétabli, il partit pour l'Amérique avec bon nombre d'émigrés polonais qui allèrent s'y faire glorieusement tuer pour la liberté. « C'était, dit Michelet, une belle occasion pour un Polonais que cette guerre d'Amérique. Un grand souffle de jeunesse, un poétique élan de révolution animaient ces volontaires de toute nation qui étaient accourus là. Tous étaient très-purs encore, beaux de désintéressement et d'innocence. »

Kosciusko s'enrôla comme volontaire, acquit, par sa bravoure et ses talents, le grade de colonel et d'ingénieur, fut pris pour aide de camp par Washington, nommé ensuite général de brigade, et eut part, en 1783, aux récompenses nationales votées par le congrès. Il revint en Pologne après la paix et fut l'objet d'ovations enthousiastes. Lors du soulèvement de sa patrie, en 1792, Kosciusko en fut un des principaux chefs. A son retour d'Amérique, il avait trouvé la Pologne expirante; pour la retenir au bord de l'abîme, il eût fallu, ce qu'il faudrait encore aujourd'hui, une révolution sociale. Un million de nobles gouvernaient quinze ou dix-huit millions de serfs. Il fallait émanciper les paysans, en faire des citoyens, les appeler tous à la défense de la terre commune. C'est ainsi seulement que le pays pouvait se régénérer, reconquérir son indépendance et sa liberté, débarrasser le sol de la patrie de l'invasion étrangère. Malheureusement, la noblesse polonaise était complétement opposée à ces réformes et préféra succomber plutôt que de consentir à l'émancipation des paysans.

Kosciusko entra dans l'armée; avec 4,000 hommes, il vainquit 20,000 Russes, à Zielenée (18 juin), et soutint à Dubienka, avec une poignée de braves, une lutte héroïque après laquelle il fut contraint à la retraite (17 juillet). Effort inutile, car bientôt après l'ambassadeur russe se rendait maître des membres les plus courageux de la diète et arrachait, des mains d'un roi sans énergie et sans courage, le décret qui acceptait le second partage et réduisait l'armée nationale à 15,000 hommes (1793). L'Assemblée législative de France avait accordé à Kosciusko le titre de citoyen français. Le grand patriote exilé visita notre pays aussitôt après le triomphe des Russes, mais préféra se fixer à Dresde, pour être plus à proximité de sa patrie, que l'insolente domination du vainqueur ne pouvait manquer de soulever prochainement. En effet, une conjuration ne tarda pas à s'ourdir en silence. Au commencement de 1794, des émissaires furent envoyés à Kosciusko pour lui offrir le commandement des troupes insurrectionnelles et la dictature. Il accepta. Le 24 mars, dans la nuit, il entrait à Cracovie. Toute la ville était illuminée, on le porta en triomphe; c'était le dernier espoir de la patrie expirante. On l'appelait le sauveur, et, de fait, il pouvait sauver la Pologne si elle eût voulu lui obéir. Les habitants de Cracovie publièrent le même jour un manifeste, dans lequel on remarque les passages suivants: « Ayant la ferme résolution de périr et de nous ensevelir sous les ruines de notre pays ou de délivrer la terre natale d'une oppression féroce et d'un joug plein d'opprobre, nous déclarons, à la face du ciel et de tout le genre humain, qu'en usant du droit incontestable de défense contre la tyrannie et contre l'oppression armée, nous réunissons, dans un esprit de patriotisme, de civisme et de fraternité, toutes nos forces; et, persuadés que le succès de notre grande entreprise dépend surtout de notre étroite union, nous renonçons à tous les préjugés de l'opinion et des distinctions qui ont partagé ou qui ont pu séparer jusqu'à présent les citoyens, habitants d'une même terre, et les fils d'une même patrie. » C'étaient là de belles paroles, c'était là le salut; malheureusement, ce programme ne devait pas être longtemps et fidèlement observé.

Aussitôt dictateur, Kosciusko décréta la levée générale de toute la jeunesse polonaise de dix-huit à vingt-sept ans, sans distinction de classe, et commença à reformer à la hâte une armée nationale. Avec quelques milliers de soldats, il remporta bientôt sur les Russes, à Raclawice, une sanglante et décisive victoire, qui détermina le soulèvement du pays tout entier (4 avril). Joseph Poniatowski, qui avait été généralissime dans la précédente guerre, vint modestement se ranger sous les drapeaux du libérateur. Mais bientôt, les Prussiens se joignant aux Russes, les Polonais allaient se trouver accablés par le nombre. La levée en masse fut entravée et déclarée impraticable par les grands propriétaires, qui retinrent leurs paysans. Kosciusko demanda alors un homme sur cinq familles; on le lui refusa et on persécuta même les familles de ceux qui obéissaient. Alors (7 mai 1794) Kosciusko, voyant qu'il n'y avait plus de salut que par le peuple, déclara que la terre appartient en partie au paysan qui la cultive depuis des siècles de père en fils, et il diminua de moitié le travail exigé par le propriétaire. Il fut aussitôt traité de *Jacobin*, et le roi de Pologne, monarque indigne qui vendait son pays à Catherine, publia un manifeste contre cette révolution, qui était, disait-il, la ruine des seigneurs. C'est ainsi que la division et les haines de parti mettaient encore en présence le peuple et l'aristocratie et perdaient le pays. Malgré tous ses efforts, Kosciusko ne put réunir qu'une armée de 33,000 hommes, avec laquelle il lutta longtemps et toujours avec avantage. Le 6 juin 1794, il perdit contre les Russes la bataille de Szczeing et se trouva, de plus, en présence du roi de Prusse, qui marchait contre lui à la tête de 24,000 hommes. Trahi, Kosciusko fit, néanmoins, une retraite admirable; mais Cracovie, par une autre trahison, fut livrée aux Russes. L'énergie lui manqua pour faire prompte justice; le peuple la fit en pendant trois traîtres, entre autres l'archevêque Kossakowski. Le clergé a été aussi fatal à la Pologne que l'aristocratie.

Pendant ce temps, Kosciusko, voyant son armée diminuer chaque jour, n'essaya plus que de couvrir Varsovie. Pendant quatre mois, il lutta héroïquement; enfin (5 octobre) il vit qu'il fallait mourir. Après une manœuvre habile autant qu'audacieuse, il se trouva accablé par le nombre, précipité de cheval et criblé de blessures. Un coup de sabre lui fendit la tête et le cou jusqu'aux épaules. Il fut laissé pour mort sur le champ de bataille de Macieowice. C'est alors que, suivant les versions russes, il aurait prononcé le fameux *Finis Poloniæ*. Mais ce mot n'est pas de lui, et il l'a repoussé plus tard comme un *blasphème*. On le croyait perdu: il resta près de trois jours sans reprendre connaissance. Renfermé dans les prisons de Pétersbourg, il ne revit la liberté qu'à la mort de Catherine II (1796). Il se rendit à New-York, où le congrès lui vota une somme de 150,000 fr. en récompense de ses anciens services, et il vint ensuite se fixer à Paris (1798). Sous le Directoire, sous le Consulat et sous l'Empire, Kosciusko encouragea ceux de ses compatriotes qui combattirent dans les rangs de l'armée française, mais il se tint lui-même constamment à l'écart. Il ne voulait rentrer dans la lice qu'à la condition d'une déclaration formelle du rétablissement intégral de la nation polonaise. Napoléon refusa toujours, obligé qu'il était, au milieu de ses guerres sans trêve, de ménager tantôt la Prusse, tantôt l'Autriche, tantôt la Russie, les trois puissances copartageantes de ce malheureux pays. Les promesses vagues, les demi-mesures ne réussirent pas à inspirer confiance à Kosciusko, et l'établissement du grand-duché de Varsovie en 1807, l'adjonction à ce fantôme d'Etat d'une partie de la Gallicie (1809), l'expédition de 1812 le trouvèrent impassible. Illusion d'une âme naïve, il crut un instant aux promesses fallacieuses d'Alexandre en 1814! Ce prince, à son arrivée à Paris, voulut que les officiers polonais rendissent hommage à leur ancien chef, et il fit placer, à la porte de son hôtel, des factionnaires de la garde impériale russe. « J'espère, lui écrivit-il, réaliser la régénération de la brave nation à laquelle vous appartenez. » Appelé par Alexandre lui-même à donner son avis sur la réorganisation de la Pologne, il déploya sous ses yeux une carte, indiquant du doigt les anciennes frontières de sa patrie, et demandant, de plus, comme garantie, qu'elles fussent fortifiées. Naturellement, on ne put s'entendre. A la sollicitation de ses compatriotes, Kosciusko se rendit au congrès de Vienne, pour y faire une dernière tentative. Découragé par ce qu'il vit dans cette orgie diplomatique, il quitta Vienne et vint se fixer à Soleure, dans la maison de Zeltner, son meilleur ami. Avant de mourir,